

Entretien avec Yves Bonnefoy

- Le livre -

Natacha Lafond et moi-même avons rencontré Yves Bonnefoy en janvier 2004, dans son bureau du Collège de France, pour un long et passionnant entretien. Cet entretien consista principalement dans la discussion des questions que nous avons préparées, mais aussi dans l'évocation chaleureuse de nombreux souvenirs littéraires. Les questions posées sont reproduites en partie ci-dessous, selon le souhait d'Yves Bonnefoy. En effet, comme le lecteur pourra le constater, l'écrivain a répondu au Bateau Fantôme sous la forme d'un court essai, ou, si l'on préfère, sous la forme d'une longue lettre adressée aux questionneurs.

Que celui-ci soit une nouvelle fois remercié pour sa sollicitude et la qualité de sa présence, pleine d'inspiration et d'émotion.

Mathieu Hilfiger

Propositions de questions pour un entretien

Questions de Mathieu Hilfiger

1. (Sur le mot de passe)

- Le livre semble avoir la double capacité de s'ouvrir (se dévoiler), d'ouvrir (accueillir le lecteur), mais aussi de se fermer (rester silencieux), de fermer (laisser le lecteur lui-même interdit, comme dans le poème « Hopkins forest » - in *Début et fin de la neige*, Paris, Gallimard, 1995, pp. 131-135). Capable d'exclure comme d'accueillir, y a-t-il un mot de passe pour ouvrir un livre ?

2. (Sur la lecture et l'écriture)

- Dans *L'Arrière-pays* (Paris, Gallimard, nouvelle édition 2003, p. 90), vous écrivez que l'écriture est « plus dialectique et peut-être plus généreuse que ces livres ne le suggèrent ». Les livres, qui ne sont plus l'écriture en procès, parlent-ils mal de l'écriture ?

3. (Le livre et le rêve)

- Dans *L'Arrière-pays* et dans *Le quatre cents et unième livre*, vous parlez du livre comme d'un pharmakon : il contiendrait à la fois le divertissement de l'existence réelle vers le rêve (refus de la négativité), et la richesse pour revenir, enrichi, vers la vie concrète. Quels sont et comment sont ces livres qui nous donnent l'envie d'en lever les yeux ?

4. (Sur un livre, des livres : la bibliothèque)

- Dans *Le quatre cents et unième livre*, vous écrivez, contre l'idée d'un dangereux Livre unique : « il faut avoir le plus de livres possibles ». Davantage que le motif du livre, ne serait-ce pas davantage l'idée et la poésie de la bibliothèque que vous revendiqueriez ?

5. (Sur le livre possible)

- Au début de *L'Arrière-pays*, vous parlez d'une sorte d'angoisse devant les choix possibles, les carrefours. Votre œuvre serait-elle aussi hantée par l'écriture d'un livre non écrit que vous auriez pu choisir d'écrire ?

Questions de Natacha Lafond

1. Quelle importance accorder aux livres d'enfance, qui reviennent aussi très souvent dans vos œuvres ? Représentent-ils un mode particulier de lecture : une frontière ouverte du livre à la réalité que nous devrions retrouver ou au contraire la tentation de la littérature de l'évasion ?

2. Dans un entretien, vous évoquez votre amour pour les vieux livres, ou encore pour les livres usés, écrits sur de simples papiers et rencontrés au hasard... Mais on connaît aussi l'importance que vous accordez à la collaboration avec des peintres pour créer des livres-objets d'art (comme par exemple votre étude de la peinture de Giacometti) : comment concilier ces deux conceptions du livre ? Peut-on dire qu'à l'heure où la modernité nous conduit à la suppression de l'écrit ou au livre informatisé, le livre objet représente aussi une "présence" essentielle (même s'il doit conduire selon votre expression à "lever les yeux vers la réalité", à approfondir notre rapport à la réalité) ? Que représente alors le livre pour la civilisation d'aujourd'hui ?

3. Peut-on parler d'"arrière -livres" (expression tirée d'un article critique de Roudaut dans la Revue Arc) pour évoquer un "arrière-pays" de vos livres avec les références à Virgile, Rimbaud, Baudelaire...? Quelle est, en fait, l'importance de la mémoire et de la présence livresque, de la culture du livre pour vous - en tant qu'auteur et lecteur ?

4. Dans votre article Le Quatre cent et unième Livre, vous évoquez en implicite le modèle de lecture oriental du récit des Mille et une Nuits, contre la conception du Livre selon Mallarmé. Pourriez-vous préciser cette idée et expliquer ce que représente pour vous le Livre mallarméen ? Et, pensez-vous, par contre, selon la formule proustienne, qu'un écrivain ne puisse écrire qu'"un seul livre" toute sa vie ? Ou bien doit-il aussi écrire "401" livres ? À partir de quel moment peut-on considérer qu'une œuvre devienne un livre ? Et que pensez-vous des notions d'achèvement ou d'inachèvement - en me référant à ce vers de vos poèmes, "l'Imperfection est la cime" (qui pourrait reprendre peut-être l'idée des 400 et 1 livres, pour ouvrir une suite) ?

Réponse d'Yve Bonnefoy

I

Cher Mathieu Hilfiger, chère Natacha Lafond, j'ai lu vos questions, je leur ai trouvé beaucoup de sens, et c'est au point que je souhaite que vous les placiez, toutes ou au moins certaines, au seuil de ces réflexions. Mais permettez-moi de vous répondre comme si vous ne m'aviez posé qu'une seule grande question, celle du rapport que j'entretiens, ou qu'un écrivain peut entretenir, avec le livre, le livre comme tel... Car c'est là un problème que je suis loin de maîtriser, d'où suit qu'avant de m'arrêter à vos points de vue plus particuliers, j'ai besoin de faire un retour sur moi, qui risque de prendre tout mon temps.

Un retour qui doit pour commencer en revenir à l'enfance puisque celle-ci est dans l'existence le moment où les livres ne peuvent manquer de produire sur leur lecteur prenant conscience de soi leurs effets les plus forts, parfois même bouleversants. Je l'ai déjà rappelé, à chaque fois que j'ai eu à m'expliquer sur la poésie, l'enfance est l'âge où la pensée conceptuelle, celle qui aborde les choses par leurs aspects, donc par leur dehors, se met en place dans la parole, dans le regard, mais de façon lacunaire encore, insuffisamment cohérente, d'où des failles entre ses propositions par lesquelles la plénitude de l'immédiat, en passe d'être oubliée, se marque dans l'esprit avec du coup un relief, une qualité de mystère, qui pourront hanter la mémoire pour tout le restant de la vie. Et ce souvenir, c'est alors le bien de la poésie, qui cherchera à le préserver dans tous ces mots de la langue que la vie adulte, pour sa part, ne peut que concéder ou abandonner aux concepts.

Or, ces mots, où vont ainsi se retrouver aux prises les deux regards, celui du logos conceptuel organisateur du monde où l'on a à vivre, ou déjà les grandes personnes vivent, et celui d'auparavant, qui percevait les êtres et les choses dans leur immédiateté, leur unité, où se présentent-ils à l'enfant

qui grandit sinon dans les livres qu'il lui est donné de lire ? Je me propose donc de retrouver la façon dont j'ai vécu, pour ma part, le fait du livre. De comprendre comment un livre peut, comme tel, troubler la pensée, par sollicitation de ce que j'appellerai l'imagination métaphysique : non celle qui se complait à rêver de situations simplement inactuelles, inaccessibles, dans la réalité comme elle est, mais celle qui conçoit des degrés supérieurs de celle-ci, et veut se porter vers eux.

Un livre ? Mais remarquons d'abord l'ambiguïté de ce mot qui désigne aussi bien une œuvre littéraire, par nature immatérielle, que le volume où on peut la lire, en ce cas du papier, de la chose imprimée, une couverture, neuve ou usée, tous éléments offerts au regard sans relation évidente avec ce dont le texte fait part : le livre, en ce sens du mot qui est le plus vaste autant que le premier, ayant sa vie indépendamment de l'œuvre. Le même vocable a deux acceptions profondément différentes. Et pourtant ! N'y a-t-il pas entre ces deux réalités, l'entité purement mentale et l'objet physique, quelque chose pour les unir en nous qui sera plus que le simple fait que l'une soit le véhicule de l'autre ?

Yves Bonnefoy

**– Achetez le document pour lire la suite –
(20 pages)**